



Colloque du Centre d'Alembert
CATASTROPHES : Prévion, prévention, précaution
17 mai 2018 - Orsay

Présentation du colloque

Au cours de leur histoire, les populations humaines ont toujours été confrontées à des catastrophes d'origine naturelle ou humaine dont de nombreux mythes fondateurs et récits historiques se font l'écho. Aujourd'hui, alors que les sciences et les techniques semblaient promettre une sécurité accrue, grâce à une meilleure maîtrise des expositions au danger et des mesures tenant compte des vulnérabilités, les évolutions contemporaines semblent engendrer de nouveaux risques de catastrophes, climatiques, environnementales, technologiques, financières, sociales, politiques et sociétales.

Ces nouvelles menaces, où s'enchevêtrent des phénomènes naturels et des processus dus aux actions et décisions humaines, défient notre capacité à les penser, à les prévoir, à les prévenir ou à y faire face de manière adéquate. Elles mettent à l'épreuve la capacité d'adaptation de nos sociétés diverses, leur conception de la solidarité et leur besoin de sécurité. Le colloque 2018 du Centre d'Alembert abordera ces questions en interrogeant l'histoire moderne des rapports des humains aux catastrophes, leurs traitements médiatiques et leurs impacts, ou encore les évolutions des politiques publiques et de leurs mises en œuvre, qu'il s'agisse de prévention ou de réponses durant ou après les catastrophes.

Intervention de J. Peter Burgess,
Titulaire de la chaire de Géopolitique du Risque AXA-ENS
à l'ENS Paris

L'expérience de la catastrophe

Résumé

L'intervention abordera l'expérience de la catastrophe comme un problème d'affect. Une catastrophe porte de multiples conséquences matérielles : dégâts, pertes de vie, pertes de valeur, etc. La logique de la catastrophe est physique. La catastrophe représente dans ce sens mille dangers matériels auxquels on peut ajouter des chocs psychologiques, des traumatismes, des pertes humaines et des réactions émotionnelles mais toutes après-coup, comme conséquence de la catastrophe. La théorie de l'affect cherche à comprendre la force de la catastrophe dans sa potentialité, l'anticipation de ses dangers avant le fait. L'affect exprime la force de l'événement en tant qu'image, en tant qu'imaginé. Ainsi l'affect se présente comme la nouvelle violence de l'âge de l'incertitude.

Transcription

Merci à ceux qui étaient déjà parmi nous ce matin, ainsi qu'aux nouveaux arrivants, de poursuivre, cet après-midi, notre réflexion autour des catastrophes.

Ce matin, l'une des présentations reprenait le terme de résilience, et justement, en ce début d'après-midi, nous allons nous interroger davantage sur la question de la réaction. La résilience est la capacité à rebondir, à réagir, et les deux interventions de cet après-midi reprennent un peu ce temps qui suit la catastrophe, de la réaction, et cela va être traité de deux manières complètement différentes.

La première intervention de Peter Burgess traitera de la réaction mais au sens émotionnel ; réagir à une catastrophe, c'est aussi être touché et donc s'interroger sur la capacité à traiter émotionnellement et à théoriser émotionnellement la catastrophe.

C'est une notion qui n'a pas du tout été évoquée ce matin et dans un second temps, nous reviendrons quand même du côté du rationnel avec une présentation autour de l'articulation sur le terrain des marchés financiers.

Je laisse tout de suite la parole à Peter Burgess :

[Temps : 1min30s]

[1. Introduction] Je tiens à remercier Annick et son équipe pour l'invitation et l'organisation de ce séminaire. Je me réjouis de découvrir le titre des séances de cet après-midi.

Parce que la question « Vivre avec des catastrophes » me parle beaucoup, je vais essayer de vous en donner différentes explications. Tout d'abord, je pense que le titre a un double sens, c'est-à-dire qu'on peut l'interpréter de deux manières différentes, toutes deux essentielles.

[1.1 La catastrophe à distance - objectivation de la catastrophe]

Vivre avec les catastrophes, c'est en quelque sorte, vivre une sorte d'indépendance. Il y a nous, les êtres humains, les hommes, les femmes, et il y a des catastrophes.

On peut planifier, on peut prévoir, on peut remettre à plus tard, mais il

existe toujours une sorte de différence, une indépendance, une autonomie, entre les deux. C'est une logique de cohabitation. Bien entendu, les catastrophes ne sont pas les bienvenues, mais en tout cas, elles n'impliquent rien pour notre humanité (elles n'ont aucun impact sur notre humanité) : c'est une manière de voir les choses.

Donc vivre avec les catastrophes signifie, dans ce sens, gérer les catastrophes de manière continue, rationnelle, prévisible. Il s'agit de les côtoyer en tant qu'invitées « non bienvenues », mais tout de même comme un autre, comme une altérité. Il est vrai que nous nous vivons dans

un monde où les catastrophes sont présentes mais, comme cela a déjà été évoqué, elles ne remettent jamais en question notre humanité, notre statut, nos sociétés. Elles revêtent une sorte de neutralité et on les traite de manière objective, comme des objets synthétiques, des objets politiques, qu'on peut aborder de manière tout à fait neutre.

[Temps : 3min 30s]

[1.2 La catastrophe dedans – Les émotions et l'intériorisation de la catastrophe]

Mais, comme je le présente dans mon exposé, il existe aussi une autre manière de vivre avec les catastrophes en se laissant toucher par elles.

Il va de soi qu'on est touché quand il y a une destruction massive causée, provoquée par une catastrophe. On le vit, on le ressent, on est touché.

Mais également, avant la catastrophe, on vit déjà en rapport avec les catastrophes. Après la catastrophe, bien entendu, on vit aussi un rapport humain avec la catastrophe.

On est donc impliqué par les catastrophes, non seulement de manière matérielle, mais également de manière morale. On est aujourd'hui dans l'attente de la prochaine catastrophe.

On a discuté au déjeuner de la catastrophe à venir : qu'est ce que cela nous fait étant donné ce que l'on a vu à Fukushima, à Tchernobyl et ailleurs ? Qu'est-ce que ça nous fait en tant qu'hommes et femmes ? Et ensuite, après la catastrophe, -et c'est toujours après une catastrophe-, il y a une espèce d'écho : on est touché par ce qui nous est arrivé, par tout ce qui nous a touchés.

Donc il y a une cohabitation physique, matérielle, mais aussi une cohabitation morale, émotionnelle et le concept que je veux vous

présenter - parce que ce concept n'est pas très connu - c'est l'affect, l'affect en tant que manière, outil pour comprendre ce rapport moral, humain, émotionnel, que l'on a en regard des catastrophes passées et celles à venir.

Je vous présenterai un exposé, très cartésien, en trois parties :

D'abord quelques mots sur la métaphysique de la catastrophe, puis sur l'affect (i.e. la signification, l'histoire de ce concept,) et enfin sur la manière dont nous considérons aujourd'hui, de manière philosophique mais aussi pratique, les catastrophes à venir.

[Temps : 6min 20s]

[2. La métaphysique de la catastrophe]

Nous voyons, nous regardons, nous vivons les catastrophes comme un problème de gestion des risques. On a parlé longuement du risque ce matin ; les catastrophes sont un phénomène qui peut être géré. Donc vivre avec les catastrophes, c'est planifier, préparer, prévenir et ensuite reconstruire, réparer les dégâts et c'est se préparer à la suivante. C'est donc une expérience bien ordonnée, rationnelle et bien organisée.

En outre, une menace de catastrophe, c'est un danger, une menace dans le futur ; elle arrivera peut-être mais c'est lointain, ce n'est pas encore arrivé. On a ce rapport prophylactique, ce rapport à distance. Il s'agit là de la manière dont on voit les catastrophes en tant que problème de gestion. Les sciences de gestion du risque sont les outils dont on dispose pour parler et penser les catastrophes. Mais ce que je veux vous montrer en utilisant le concept de l'affect, est que l'expérience de la catastrophe dépasse largement cette logique de gestion, de planification, de préparation. Donc ce discours sur le risque qu'on aime bien appliquer aux catastrophes, ne marche pas, et ne suffit pas pour comprendre et pour bien vivre les catastrophes du présent et les catastrophes à venir.

[Temps : 8min10s]

On ne peut pas considérer les catastrophes comme des faits simples, comme le résultat de procédures linéaires bien organisées, très stables et bien ordonnées. Autrement dit, il faut évoquer l'expérience de la catastrophe comme une expérience émotionnelle, une expérience affective.

Pour définir la métaphysique de la catastrophe, il faut savoir que les catastrophes n'ont jamais fait l'objet d'aucune expérience.

Celui ou celle qui est présent ou présente lors de la catastrophe n'a pas de souvenir, n'a pas d'expérience ; cette personne-là est morte et disparue.

Il y a une expérience de la catastrophe à venir et une expérience [des récits], par des survivants lointains qui ont témoigné de la catastrophe, mais l'expérience, au sens propre, de la catastrophe, n'existe pas. Tout ce que nous avons de la catastrophe, c'est une espèce d'impact à distance et une partie de mon argument est que cette expérience à distance, dans le temps et dans l'espace, est importante à prendre en compte et à travailler affectivement, socialement, politiquement pour mieux vivre avec.

Donc on vit la catastrophe en tant qu'indices de mémoire, de souvenirs, de communications, de transferts, d'images. Pour nous, la catastrophe est une image comme celles que j'ai montrées de Fukushima, qui nous fait vivre quelque chose de la catastrophe à venir. C'est une image de ce qu'on a pu voir le lendemain de Fukushima à la télévision mais il ne s'agit que de l'image.

Si vous avez une expérience de la catastrophe qui ne soit pas qu'une image, c'est que vous êtes mort. Donc paradoxalement, les catastrophes détruisent l'expérience immédiate.

Si l'on assiste à la catastrophe, on disparaît, mais d'autre part, il y a une richesse d'expériences lointaines, [à distance], de la catastrophe qui a une signification politique, sociale et morale.

Nous nous organisons socialement, politiquement et moralement, autour de la catastrophe à venir, comme nous le faisons dans cette salle ; durant le déjeuner, nous étions déjà en train de planifier [nos actions] après la catastrophe.

[Temps : 11min 20s]

[3. L'affect]

Qu'est-ce que l'affect et comment peut-il nous aider à comprendre cette situation ? L'affect est un concept assez ancien, mais dans le quotidien, on ne s'en sert pas beaucoup.

[3.1 L'affect chez Freud]

En psychanalyse, c'est un concept assez commun.

Freud a introduit le concept avec un grand impact ; [L'affect est] une

sorte de force, une énergie, propre à l'être humain, qui se manifeste par des symptômes psychiques, par des inhibitions, par des angoisses, etc. L'objet de la psychanalyse freudienne est de rendre visibles, ces *affects* invisibles, par le traitement (thérapeutique).

Deuxièmement, pour Freud, ce qui est très intéressant, les affects correspondent à des pulsions intérieures. Des forces « énergiques » essaient de s'échapper de nos corps, de nos consciences, mais elles sont bloquées. Une thérapie psychanalytique réussie mènera à l'expression de ces affects.

De la logique psychanalytique, il faut retenir : énergie, rapport au corps et pulsions intérieures. Et d'après Freud, « l'affect a toujours raison » ; cette citation est assez connue des psychanalystes : Quoi que dise l'*affect* qui est « supprimé », réprimé, il est toujours, en quelque sorte, attaché à la vérité .

[Temps 13min 40s]

En sciences cognitives, [l'*affect* était] opposé à la rationalité . On dit souvent qu'il s'agit de l'émotion qu'on oppose par rapport à la rationalité ou la raison. Mais plus intéressant pour nous est le parcours philosophique qui nous mène à aujourd'hui : Spinoza, Bergson, Guattari et Massumi [se sont intéressés à l'*affect* et je vais évoquer leur contribution brièvement].

[3.2 L'affect chez Spinoza]

Pour Spinoza, c'est vraiment la source du concept actuel de l'*affect*, dans *l'Éthique*¹. Il parle de ce qu'il appelle *affectio*, en latin *affectio* et *affectus*. Il s'agit d'une sorte d'état de l'âme provenant d'une cause extérieure mais qui s'attache à une cause intérieure. Voici la logique qu'il faut retenir : il y a quelque chose d'extérieur, une impression, une image qui se rattache à une cause intérieure, et là où les deux se rencontrent se produit l'*affect*. Que ce soit en français ou en anglais, l'affect est traduit par « sentiment », mais c'est une erreur, il s'agit d'*affectio*, le mot latin. Voici une citation pour rendre ce concept plus concret : « *Par affects, j'entends les affections du corps par lesquelles la puissance d'agir de ce corps est augmentée ou diminuée, aidée ou empêchée, et en même temps les idées de ces affections* ». Donc, comme chez Freud, on retrouve l'énergie et cette énergie humaine est modulée, variée par l'impact de l'image extérieure. Il y a une sorte de modulation,

¹ Spinoza, *l'Éthique*, publiée à sa mort en 1677

une variation d'énergie humaine, qui se produit par cette rencontre entre les deux forces intérieure et extérieure.

[Temps 15min 50s]

[3.3 L'affect chez Bergson]

Quelques mots sur Bergson qui reprend le concept de l'*affect* dans ses études sur ce qu'il appelle l'*énergie spirituelle*. Bergson critiquait Descartes qui, vous vous le rappelez peut-être, voulait diviser le monde en deux. L'être humain, l'expérience humaine est séparée en deux. Le *res cogitans* (i.e. l'expérience intérieure, [l'esprit, l'âme]) et le *res extensa* ([le corps]). Pour Descartes, il y a une division claire entre les deux, alors que Bergson n'est pas de cet avis et (tout comme Freud et Spinoza) pense qu'il existe une synergie, un lien entre les deux. Ce qui nous touche de l'extérieur touche aussi une énergie intérieure qui provoque ce qu'il appelle l'*affect*. Donc, pour mémoire, il dit que « *l'affect est ce que nous mêlons de l'intérieur de notre corps à l'image des corps extérieurs* » et là aussi il faut ajouter l'idée de corps. Il ne s'agit pas d'émotion, ce n'est pas juste le phénomène physique ou matériel extérieur, c'est notre corps qui est impliqué.

[Temps : 17min 00s]

[3.4 L'affect chez Deleuze et Guattari]

Pour Deleuze surtout et pour Guattari, son ami et collègue dans « *Qu'est ce que la philosophie ?* »² ils reprennent des textes de Bergson et de Spinoza et ils rajoutent l'intérêt pour l'art.

Pour ces deux philosophes, l'*affect* relève de l'expérience esthétique. Donc pour eux, la réception des images, l'esthétique des images, se rattache à ce qu'ils appellent l'*affect*, cette expérience « énergétique » liée au corps qui provient des images. Ils ont étudié de nombreuses œuvres d'art, de littérature [du concret] et autres pour en venir à une proposition de définition de l'*affect*. Ils donnent l'exemple du monument. « *Un monument ne commet pas, ne célèbre pas quelque chose qui s'est passé, mais confie à l'oreille de l'avenir les sensations persistantes qui incarnent l'événement* ». Donc si on traduit un monument en expérience, [ou si par analogie on traduit] l'image d'une catastrophe, l'image de quelque chose qu'on a vu à la télévision, [comme]

² Deleuze G. et Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Editions de Minuit, 1991.

Fukushima, Tchernobyl ou autre, ce n'est pas la chose *en soi*, mais c'est l'image qui nous est transmise qui est persistante, qui a cette énergie et habite notre corps, [c'est l'image qui *fait impression* sur nous, qui nous *impressionne*]. « *Les figures esthétiques n'ont rien à voir avec la rhétorique. Ce sont des sensations : des "percepts" et des affects, des paysages et des visages des visions et des devenirs* ».

Ici je cite pour souligner [le mot] "*devenir*" donc l'expérience esthétique, l'expérience des images extérieures, nous pousse vers notre avenir et notre devenir en tant qu'humains.

[Temps : 19min 15s]

[3.5 L'affect chez Massumi]

Dans ce parcours (il est un peu tôt après le déjeuner pour faire tant de philosophie), nous en arrivons à Massumi qui a vraiment mis en avant la question du problème de l'*affect* par rapport aux catastrophes. Pour lui, à ces autres éléments d'énergie spirituelle, à l'esthétique, au corps et problèmes corporels, Massumi ajoute l'idée d'*intensité*, de la variation de l'intensité.

L'expérience d'une catastrophe, d'une image violente, d'une image extraordinaire fait vibrer l'énergie de l'être humain, et fait varier l'expérience que nous avons de nos corps et l'expérience que nous avons de nous-mêmes et de nos rapports intellectuels, spirituels, à l'objet. C'est donc éminemment « *un problème de corps, et un problème d'énergie, de potentialité, de souffrance, d'éruptions de vibrations* », dit-il. Donc je vous cite : « *L'intensité variable détache le récit (donc l'histoire de la catastrophe), de l'événement de sa piste* ». Donc, encore une fois, il ne s'agit pas uniquement de voir le fait d'une catastrophe, de l'assumer et de le recevoir en tant que *fait*, puis terminé ; c'est quelque chose qui varie selon notre disposition morale, notre disposition « énergétique » et esthétique. « *L'affect rompt avec la continuité des récits et crée une continuité des émotions* ».

« *Le langage fonctionne sur deux niveaux : linéaire et attente* ». Donc l'expérience de la catastrophe est un récit, un flux d'informations qui est [intelligible], qui nous donne un contenu, qui a une signification.

Mais c'est aussi le début d'une attente de quelque chose d'autre : de la peur, de l'attente, de la planification, du désespoir, des peurs ; tout cela vient avec l'information que constitue l'image de la catastrophe.

Qu'est ce que ça signifie pour nous, pour l'expérience, pour la politique

des catastrophes, pour l'étude des catastrophes ? Quelles sont les conséquences et qu'est ce que ça nous dit quant aux stratégies pour gérer les catastrophes, pour gérer les risques de catastrophes ?

[Temps : 22min 14s]

[4. Considérations sur les catastrophes à venir]

Pour mieux comprendre, il y a de nombreuses notions qu'on peut rassembler autour de ces quatre philosophes. « *On a l'expérience du corps* » donc, comme le dit Bergson, on ne peut pas regarder Fukushima comme si l'être humain était un point mathématique au milieu de l'espace, -ce sont les mots de Bergson-, ([l'humain] est quelque chose [de sensible, de palpable]) : il y a une histoire, une spiritualité, une moralité, une esthétique. Tout cela vient à l'encontre de l'expérience de la catastrophe. Il y a cet effet d'intensité : on voit les images et on est poussé à agir ou [inversement] freiné dans ses actions. On est manipulé par l'énergie de l'image qu'est [l'image] de Fukushima entre autres, par l'énergie de l'image à l'encontre des énergies que nous avons en nous. Il se produit des effets de symbiose quand les signes, les images deviennent réels. Jean Baudrillard, sociologue français, a montré comment les images des choses extrêmes sont plus réelles que la réalité des choses.

On ne croit pas à Fukushima, à moins qu'on ne le voie à la télévision. Le voir réellement ne semblerait pas réel ; ce sont les images qui deviennent plus réelles.

Il existe des effets de *temporalité*, c'est-à-dire que le temps est comprimé et étendu par la force des images. Lors d'une image puissante, le temps se comprime, passe plus rapidement. Cela a des implications pour la politique, c'est pour cette raison que je dis qu'il y a des effets de pouvoir. Donc le temps va plus vite, il y a des attentes plus fortes auprès de la classe politique, des institutions, de nos familles. Il y a des effets d'étendue, [de *spatialisation*] : la catastrophe n'arrive pas seulement à Fukushima, elle a aussi lieu ailleurs et se déplace. Il n'y a pas une localisation de la catastrophe, ce n'est pas un objet neutre, comme je l'ai dit tout au début. Il y a clairement des effets de *danger*. On ressent de la peur même si Fukushima appartient déjà au passé et même si rien de concret n'est prévu dans l'avenir. Il y a un effet de danger, de peur et surtout d'*incertitude*.

L'*incertitude* n'est pas uniquement un concept épistémologique, mais quelque chose qu'on ressent. Donc ce qu'on ne sait pas, [ce dont on n'a

aucune certitude, ce qui n'est pas connu, ce qui n'est pas prévu], nous touche moralement aussi.

[Temps : 25min 10s]

[5. Réflexion conclusive]

Donc pour terminer, une citation assez célèbre de Walter Benjamin, extraite de son livre sur Charles Baudelaire, ironiquement. Il s'est beaucoup intéressé aux catastrophes et avait presque une fascination perverse pour les catastrophes. Il a écrit un texte très connu sur le tremblement de terre de Lisbonne. Il met la catastrophe dans le contexte du progrès humain : c'est une question de progrès. « *Si on continue comme on le faisait avant, si l'on ne change pas fondamentalement, humainement, non seulement les procédures de gestion de risques et des choses mécaniques, les calculs (i.e. la [prévision] par des modèles mathématiques), mais si nous ne changeons pas en tant qu'hommes et femmes, la catastrophe continue en nous comme une trace [qu'on ne peu pas effacer, indélébile].* »

Transcription réalisée par Véronique Luec et Julien Gargani.

CENTRE D'ALEMBERT

Centre Interdisciplinaire d'Étude de l'Évolution des Idées, des Sciences et des Techniques

Bâtiment 407 - 91405 ORSAY Cedex

Tél. : 01.69.15.61.90 - Fax : 01.69.15.43.98

Courriel : centre.dalembert@u-psud.fr

Web : <http://www.centre-dalembert.u-psud.fr>